

Les coulisses de la recherche III

4 jours pour (re)performer la recherche :

**récits et pratiques de reprise sensible de la
rédaction d'un mémoire**

**publié dans Funambule n°17
Déborder**

**Quelles places pour les perspectives des
enfants sur leurs expériences en danse ?**

Étude pour une méthodologie de
recherche sensible avec des enfants
participants au dispositif de médiation
artistique et culturelle en danse
Constellation au CN D Pantin.

Juliana ALVES PALMA DE SOUZA

4 jours pour (re)performer la recherche :

récits et pratiques de reprise sensible de la rédaction d'un mémoire

Vendredi 15 novembre 2024

C'est ma pré rentrée dans le dispositif que je réinventerai pendant les prochains jours : afin d'apercevoir mes envies, mes besoins, mon espace et mes outils, je me permets de prendre du temps avant de reprendre l'écriture de mon mémoire.

J'arrive à la maison
je m'assois autour d'une cagette de légumes qui me sert de table au sol pour tout type d'usage
je fabrique des boucles d'oreilles, pendant que je vois un documentaire sur la peintre Tarsila do Amaral
je fabrique aussi des petites sculptures
je les cuisine au four
je les peins, depuis des jours j'avais très envie de ça, et jamais assez de temps
je dîne dans le salon avec mes colocataires
je reviens à la chambre

je nettoie la surface de la cagette
je nettoie les outils de peinture, cela m'amène à peindre une boîte en carton pour finir avec le reste de peinture qui restait dans les pots et pinceaux
j'écoute de la musique
je pense à mes envies pour la journée suivante
je m'endors tard, puisqu'à cause de mon travail de nuit j'ai du mal à me coucher tôt même dans mes journées off

À la fin de cette journée, je me rends compte de comment il est difficile pour moi de ne pas être traversée par un sentiment de culpabilité lorsque je choisis de prendre du temps pour d'autres choses qui ne sont pas le travail direct sur mon mémoire. C'est difficile de saisir qu'il s'agit d'une journée off de mon boulot et de mon mémoire, et que j'ai le droit au loisir de temps en temps. J'essaie de me rappeler que cette étape est nécessaire. Comme si elle était un pont pour faire le passage d'un état d'efficacité quotidienne du travail à l'état réflexif de créativité de la recherche. Il est difficile de s'autoriser à prendre du temps, et lorsqu'on arrive à ralentir, il est difficile d'assumer que cette posture n'est pas en contradiction avec le besoin de productivité que le projet d'une recherche implique. Et c'est normal, puisque les imaginaires autour de la non-productivité sont très extrêmes.

C'est-à-dire, que si nous ne nous voyions pas dans un état de productivité affirmée de quelque chose, il est facile de se projeter dans l'extrême opposé ou rien ne se passera et rien ne naîtra. Selon les antonymes proposés par Larousse, nous pourrions nous voir dans un espace-temps où règnent : l'aridité, l'infécondité ou la stérilité. Mais renoncer au projet de la productivité peut nous permettre d'explorer la recherche par des chemins moins directs et pourtant intellectuellement riches et sensoriellement agréables. Divaguer par d'autres postures de travail conduites par le plaisir et non par la logique de l'efficacité, peut être potentiellement plus long, oui. Mais ces postures peuvent nous plonger dans des schémas réflexifs plus satisfaisants, puisqu'ils sont tissés par le plaisir comme moteur pour engager le corps dans une recherche sensible de ses besoins. Ainsi, au contraire des antonymes proposés par Larousse, nous pouvons dire que dans un état de non-productivité, ces schémas réflexifs peuvent nous permettre de mieux accéder au chiasme des structures composant notre corporéité. Facilitant des nouveaux rapports à la pensée, traversés par le croisement de nos vécus somatiques, kinésiques, esthésiques et symboliques.

Samedi 16 novembre 2024

Je suis réveillée par un moustique
je passe une demi-heure à essayer de trouver le
moustique, je désiste
je me mets à noter un rêve qui me revient et
puis je m'endors

je me réveille avec mon alarme mais je me
rendors, le manque de sommeil causé par mon
travail de nuit n'a toujours pas été rattrapé
je me réveille et je mange au salon écoutant la
radio classique avec mon coloc
je me douche et je fais mes tâches de la maison
je cède à mes propres règles pour effectuer des
tâches administratives que j'avais promis ne
pas faire pendant ce week-end dédié à ma
recherche (les galères caf / assurance maladie
/ auto-entrepreneur/ mails)
je colle des bouts de verre trouvés dans un
voyage à la plage sur mes boucles d'oreilles
j'écris :

Je ne sais plus quelle police j'utilisais pour écrire mon mémoire. J'en ai choisi une qui me convient maintenant, au moment présent, avant même d'ouvrir l'archive qui contient mon mémoire presque achevé. Par contre, ce document là que vous lisez, ne fera pas partie de mon mémoire, puisqu'il déborde du sujet. Il est, académiquement parlant, irrelevante. Mais pour moi, maintenant, il est essentiel. Depuis deux mois je n'ai pas le temps (c'est-à-dire, le temps physique mais aussi la disponibilité intellectuelle, émotionnelle et sensible...) pour me consacrer à la rédaction de mon mémoire. Les réflexions que je menais me paraissent distantes. Même si, sans consulter mon écriture, je ne me souviens plus de ce que j'avais écrit en détail, et dans un acte d'auto sabotage perfectionniste, tout me paraît presque équivoque. La sensation générale que je garde est d'une insatisfaction.

Une sensation que mon mémoire n'était pas bien fait. Qu'il n'était pas achevé et qu'il n'est pas partageable. En réalité, c'est vrai. Au moins en partie, effectivement, il n'est pas terminé, et donc s'il était partagé à ce stade là, effectivement, il ne serait pas satisfaisant. Donc c'est correct de penser ça, mais ce n'est pas juste avec moi-même de laisser que cette pensée m'empêche de vouloir travailler sur lui. Justement, au contraire, parce qu'il n'est pas (encore) achevé, et parce que je suis (heureusement) insatisfaite avec cet objet-réflexif-à-développer j'ai des très bonnes raisons pour vouloir me pencher dessus. Mais la sensation d'un tout équivoque, est pourtant fausse, donc il va falloir se défaire de ça avant de rentrer dans le travail. Pour ça, il faut le lire. Mais pour le lire, il va falloir un minimum d'inspiration, de disponibilité de temps et de corps (dont, nous comprenons ici, bien sûr, un corps-esprit, sans séparation, encore une fois, la fameuse corporéité). Et pour tout ça, il me faut un dispositif qui me mette en état d'attention mais avec un certain plaisir. Cela me motive à penser aux stratégies de travail fabriquées dans le département qui rendent possible un horizon de bien-être dans le travail académique. Je pense à Laurent Pichaud, artiste-enseignant qui nous a guidé dans la construction de nos outils, spatialités et postures de travail. Nous avons passé 4 séances de 4 heures, 2 séances de 7 heures et 2 séances de 6 heures à réfléchir nos vécus autour de nos mémoires pendant son atelier Performer la Recherche. Il ne s'agissait pas uniquement d'apprendre des méthodologies de l'écrit mais d'expérimenter nos recherches autrement par des expériences sensibles basées sur des pratiques corporelles collectives. Nous avons traversé différentes postures de travail non seulement dans le sens des pratiques académiques et politiques, mais dans le sens holistique du terme, par différentes expérimentations physiques

sensibles et perceptives. Finalement, par une démarche collective, nous avons exercé nos capacités à réfléchir sur ce qui était essentiel pour que chacun.e d'entre nous puisse constituer une situation de recherche capable de nous soutenir dans un état de bien être de la recherche. Cela traversait un bien être personnel lors de l'écriture, mais aussi un bien-être métaphorique face à l'objet mémoire. Pour moi, il s'agissait de considérer l'espace dans lequel on écrit, la temporalité qu'on pratique, l'illumination, les activités possibles, les objets et les sons qui nous entourent pendant ce moment. Créant un scénario agréable et inspirant selon nos envies et besoins.

Aujourd'hui, entre mil boulots, mil projets, mil tâches administratives, mil envies et une douleur aux épaules qui va et vient selon l'état d'angoisse dans lequel je me retrouve face aux éloignements de mon mémoire, je m'assois face à l'ordinateur, dans ma chambre de 9m2 au rez-de-chaussée de ma colocation à Saint-Denis pour essayer de recommencer ce processus d'écriture que j'appelle "mon mémoire". Mais justement, ce n'est pas le processus d'écriture que j'appelle mon mémoire, c'est le résultat final de ce processus qui reçoit ce nom. Alors : comment mettre en valeur le processus lui-même ? Comment faire apparaître dans le résultat final de mon écrit le fait que c'est le vécu de ce processus qui m'a permis d'arriver à un tel rendu. Puisque mon envie n'a jamais été d'arriver à un texte achevé, un produit écrit figé, mais plutôt de traverser une expérience fluide de la recherche par le contact humain avec les enfants et les adultes qui m'entouraient dans une expérimentation de la danse contemporaine par l'accompagnement du dispositif Constellation du CN D, où j'ai effectué mon terrain de recherche pendant deux ans. Maintenant, comment faire pour exposer cela ?

Une seule réponse me semble possible en ce moment : humaniser aussi l'expérience de l'écriture. Ne pas étourdir mon corps. Ne pas effacer ses envies, mes envies, nos envies. Créer un espace d'écriture agréable, où je saisis les besoins de ma recherche en même temps que mes propres. Je suis aussi vivante que ma recherche, et si maintenant je la rédige c'est parce que nous sommes toutes les deux vivantes, une face à l'autre, une grâce à l'autre. Ma pensée qui se montre vivante à travers ma recherche et ma recherche qui vit grâce à ma pensée. Dans cette réciprocité, je ne fais pas de pause pour manger, je mange en pleine réflexion parce que cela fait partie de ce processus. Parce que mâcher mouvemente mon corps, les muscles de mon visage, ma tête, mon ventre et mes pensées. Je consomme de l'énergie puisque ma recherche la consomme aussi. Je m'alimente pour la nourrir. Et même si mon corps est dans la cuisine, assis face à une assiette, mon ventre continue à digérer les pensées qui le traversent malgré la distance de l'ordinateur.

Et là, maintenant, tu me lis. Désolée, je me permets de te tutoyer vu qu'à ce point du texte nous avons déjà passé un petit moment ensemble. Je ne sais pas à quel moment de ta journée tu fais cette lecture, ni quel endroit tu as choisi pour ça, mais quelque part pour je ne sais pas quelle raison tu as choisi de suivre mes mots. Ce moment, mon contexte d'écriture, pourrait être invisible pour toi si je ne te raconterais pas que : je suis de retour à ma chambre. Face à mon ordinateur, je tape sur le clavier pour te dire que je souhaite rendre ce retour visible car il est aussi un acte face à la recherche, puisque je choisis de me remettre en état d'écriture. Et puisque je reprends cette écriture sans un but trop précis et avec aucune envie prédéterminée sinon celle d'écrire.

Et je fais comme ce que Laurent une fois m'a conseillé : je reprends par une description de l'espace de travail que j'ai constitué à l'intérieur de ma chambre. Vu que le lit occupe presque la moitié de la pièce, il me reste 5 m² pour créer mon dispositif de travail. Dans cet espace, j'ai une table fragile avec les jambes un peu cassées sur laquelle est posé dangereusement un grand pot contenant une plante de ficus et une plante de begonia, une lampe, un petit pot de plantes sans plantes contenant des stylos et des pinceaux posés sur une tranche d'arbre, une théière à moitié pleine avec de la tisane de camomille, une petite boîte faite en ce qu'on appelle au Brésil « pierre savon » qui m'a été offerte par ma mère. Cette pierre a un nom scientifique qui explique bien sa sensorialité. Elle s'appelle stéatite, qui vient de stéato « graisse » et ite « minéral » en référence à son toucher soyeux, savonneux. C'est une roche métamorphique tendre, principalement composée de talc et largement utilisée par les artisans brésiliens. Elle me fait penser à l'importance du toucher pour nommer les choses. C'est la sensation de la relation entre le corps et l'objet qui nomme le deuxième. Si la pierre pouvait nommer la main, quelle nom elle donnerait à la chair ? À côté de la pierre, une collection de petits objets décoratifs - des coquillages, des bougies et un petit voilier fabriqué avec un corps en argile et deux vieilles anches de clarinette pour faire la voile. L'espace qui reste sur la table est suffisant pour placer mes deux bras entre les objets. Même si celle-ci est ma table de travail officielle, la hauteur de la table par rapport à la hauteur de la chaise fait que travailler assise ici n'est pas très confortable. Assise sur la chaise, mes pieds flottent dans l'air comme ceux d'un enfant dans une balançoire.

Pour cette raison, un deuxième espace de travail est installé par terre sur un tapis en jute qui ne cesse de lâcher ses pailles sur tous mes vêtements sombres. Au centre de ce tapis, la cagette de légumes en bois est placée à l'envers. Avec son ouverture tournée vers le tapis, elle devient une mini table, autour de laquelle je m'assois par terre pour réaliser différentes tâches : manger, dessiner, fabriquer des collages et des artisanats, des petits objets et des bijoux. Je ne peux pas écrire à la main sur elle, uniquement sur l'ordinateur, puisqu'elle n'est pas assez stable pour tenir le mouvement de mon bras. Autour de cette mini table improvisée, sont disposés mes dessins, objets et collages en cours. Une série d'au moins 8 papiers avec des pastels initiés et pas encore finis est à gauche. À droite, deux branches que j'ai trouvées dans la rue en Irlande et que j'ai collecté tout simplement parce qu'ils étaient beaux ensemble. Ils me font penser à une danse fluide entre deux corps. J'étais amoureuse des branches et malgré les dispositifs de sécurité des aéroports j'ai réussi à les ramener en France. Encore à droite, des posters que j'ai fabriqués avec des dessins et des collages pour le séminaire étudiant que nous avons réalisé dans le garage de ma colocation avec les étudiant.e.s du département Philo, ils m'attendent pour être collés sur les murs du garage. J'aime garder les choses pour avoir des traces visuelles des événements. Derrière la table à droite, des feuilles découpées d'une revue National Geographic des années 60 ou 70, avec des collages que j'ai initié pendant un voyage avec un de mes amis du département de philosophie. Un amoureux, en fait. Il ne faut pas omettre ce détail car les affects comptent pour les objets comme pour les personnes. Et les objets qui portent des affects comptent encore plus pour constituer un espace de travail inspirant, agréable, doux.

*Derrière la table au centre, une assiette de la cuisine qui sert à tenir des boucles d'oreille que j'ai fait en pâte polymère hier soir, et qui maintenant sont en train de sécher après avoir été peintes. Derrière la table à gauche, une peinture en acrylique sur une boîte en carton dépliée, qui est aussi en cours, puisque je l'ai commencé hier soir pour nettoyer l'excès de peinture des mes pinceaux utilisés pour peindre les boucles d'oreille (tu te souviens?). Sur le lit et éparpillés un peu partout dans les coins de la chambre, des livres. En cours de lecture : *Mouvementements* (2023) par la philosophe de la danse Emma Bigé, *Composition en temps réel anatomie d'une décision* (2017) de Joao Fiadeiro. En perspective de lecture : *A Inconstância da alma selvagem* (2017) de Eduardo Viveiros de Castro et *Homo domesticus* (2017) de James C. Scott. En proximité spatiale, même si la lecture est déjà réalisée, car leur présence me fait du bien : *Água Viva* (1973) de l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector et *Une respiration* (2021) de Hubert Godard. Je regarde les livres, ils me regardent en retour. Un dialogue d'envie et de frustration se tisse. À chaque livre fini, à chaque livre initié, ma seule certitude est toujours celle-ci : je ne finirai jamais la liste de tous les livres qui m'intéressent. Il faut l'accepter et vivre avec. Tout ce mini-monde est encadré par une vieille porte d'armoire contenant un miroir que j'ai trouvée dans la rue. Sur le bois compensé j'ai commencé à coller des carreaux pour mosaïque. Je n'ai jamais fini le tour du miroir avec les carrelages car ces carreaux coûtent cher. Elle est posée devant moi et me permet de me tenir compagnie dans ce travail volontairement solitaire. Voilà la constellation qui m'entoure dans cette recherche. Celle-là est la partie concrète de ce qui habite mon entourage proche, sans mentionner mes 6 colocataires que je croise constamment à chaque sortie de ma chambre.*

Et toutes les parties imaginaires qui m'habitent malgré leur absence physique devant mes yeux. Les amis, les amours, la famille, les nostalgies, les bonheurs et les angoisses. Quand je me fatigue physiquement, accroupie, je dégage cette collection de choses vers les coins de la chambre et je m'étire, avec les bras et les jambes qui se faufilent entre les meubles, en bas du lit et à l'intérieur du placard. Je pourrais sortir, car nous avons la chance d'avoir un jardin et un salon spacieux, mais dehors il fait froid et le salon m'invite à un vécu collectif qui me distrait trop de la recherche - travailler autrement, comprend aussi comprendre ses limites. Les bibliothèques et espaces de travail collectif que je connais sont moins réceptifs à une méthode comme celle que j'essaie de pratiquer, donc je choisis volontairement de m'entasser dans cet espace surpeuplé de moi. Peut-être j'ai besoin de me restreindre à moi-même pour pouvoir me baigner dans l'univers de ma recherche à nouveau.

Tout se passe bien, la recherche avance, j'écris, parfois même en tranquillité.

j'arrête l'écriture pour aller manger toute seule dans la cuisine de la coloc

un de mes colocs arrive de voyage, nous passons un moment agréable dans la cuisine

je reviens sur ce document cherchant maintenant une mise en page adapté pour le partager sur la revue Funambule, voilà un but qui semble naître de "l'aridité", de l'infécondité ou de la stérilité de la posture non-productiviste

je m'étire et je profite pour faire des photos pour ce registre

j'écris cette timeline pour me rendre compte de comment prendre le temps de divagations a fait partie du processus d'arriver à écrire mon mémoire

je pars me doucher pour ensuite me coucher

Suite à l'expérience de cette première journée de travail, je me demande : pourquoi sommes-nous habitués à associer le moment du travail académique à une situation aseptique de toute distraction ? Ne serait-il pas intéressant d'exercer le contraire comme j'ai pu tenter ? Voir le moment de se mettre au travail comme une opportunité de s'enivrer dans le noyau de ce qui nous inspire. Travailler sur sa recherche pourrait être un moment de se laisser contaminer de façon plurisensorielle par ce qui nous tient à cœur, ce qui nous travaille, ce qui met nos corps et pensées en mouvement. Comme nous le savons déjà, j'espère, le "travail intellectuel", souvent dit rationnel, n'est pas antonyme du "travail artistique et sensible". Ils s'imbriquent et se conjuguent. Et pour moi, bien évidemment, il n'existe pas une telle distinction entre travail intellectuel et artistique. L'intéressant est de se rendre compte qu'une vision multidimensionnelle du sujet abordé, traversée d'affects, sensations, références et divagations peut être essentielle dans le processus de réflexion académique. N'oublions pas nos corps lors de la rédaction de nos pensées car ces "deux mondes" n'ont jamais été habités séparément pendant nos vécus - académiques ou personnels. Encore une fois, nous parlons ici de corporéité. Cette fois, j'explicite davantage ce concept développé pour mettre en honneur l'imbrication des structures qui composent le système complexe que nous appelons "corps". Il met l'accent sur comment le corps est traversé par des vécus sensibles, perceptifs, moteurs et psychiques (plus précisément, les structures somatique, coordinative (kinésique), perceptive (esthésique et symbolique). Si nous vivons par cette corporéité, il faudrait reconnaître que nous la portons aussi lors du moment de l'écriture d'un mémoire, par exemple.

Ainsi, pour écrire de façon vivante, il faut laisser cette corporéité vivre intégralement pendant et par l'acte de l'écriture, sans essayer de la morceler avec un désir illusionnel d'extraire de nos corps seules des pensées, et de nos pensées seules des mots.

Dimanche 17 novembre 2024

À 14h15 thé vert et moi nous asseyons sur le bureau pour reprendre les écritures
j'essaie de ne pas me culpabiliser pour le temps pris avant d'arriver ici
je me félicite de finalement être là
et j'écris :

Ce matin, je me suis consacrée à toutes les autres choses de la vie. J'ai essayé de me réveiller "tôt". Dans le passé, je me réveillais facilement à 5h du matin et cela était très bien pour écrire mon mémoire avec la tête libre des préoccupations qui s'accumulent au fil de la journée. Mais depuis que j'ai commencé un travail nocturne qui finit souvent à 3h du matin, me réveiller avant 9h est presque mission impossible. Vu que j'ai réussi à me coucher avant 1h du matin hier soir, je me suis dit que tenter un réveil à 8h30 ne serait pas une mauvaise idée. J'ai réussi à me réveiller, puis encore au lit, j'ai pris note de mes rêves, comme je fais tous les matins, mais juste après, en fermant les yeux pour me souvenir d'un de mes quatre rêves, je me suis endormie pour me réveiller plus tard uniquement à 10h40.

Ensuite, je me suis étirée, car mon matelas étant très vieux et creux, il est commun que je me réveille avec un mal de dos très désagréable. Puis, je me suis lavée et j'ai cuisiné avec deux de mes colocataires. Ensuite, ils sont partis travailler et j'ai déjeuné seule dans le salon en écoutant la radio classique.

Je finis de manger et je rentre à ma chambre
j'écris mon mémoire
à 18h30 je pause l'écriture dans un moment critique où je sais que les corrections à faire sur mon mémoire sont plus complexes que celles que j'étais en train de faire jusqu'à présent
je pars dîner pour reprendre mes forces
je suis inquiète, je finis par manger debout, marchant dans la cuisine
je pose mon bol de riz et légumes
je reviens à ma chambre pour chercher mon ordinateur
j'écris dans la cuisine :

En quoi faire cette pause pour manger maintenant c'est une stratégie dans mon processus ? Est ce qu'il s'agit de procrastiner ? Ou effectivement de reprendre mes forces ? Ou est-ce que procrastiner, ce n'est pas justement reprendre ses forces ? Je reviens au riz. Attends, dîner ce n'est pas de la procrastination.

Je m'assois
je sens que j'accepte la pause.

L'acte de m'asseoir crée une relation différente au moment. Je me sens plus prête à y passer du temps. Alors que j'étais assise pendant longtemps devant mon ordinateur avant, cela était aussi un compromis avec l'acte de l'écriture. Maintenant, par le geste, je crée un compromis avec la nourriture.

Je finis mon repas
je reprends l'écriture
j'avance avec mon mémoire

Jeudi 21 novembre 2024

Plus tard dans la semaine, je reprends le dispositif au studio. J'y travaille pendant quelques heures. La sensation de recréer le dispositif au studio est globalement agréable, la dernière fois que j'ai fait ça au studio était pendant le cours de Laurent Pichaud. La température et la lumière du studio sont suffisamment chaudes pour créer une ambiance de détente nécessaire pour que je me sente bien pour travailler. L'absence de mes camarades de classe - par rapport à quand on faisait cette même dynamique de travail pendant les cours de Laurent est assez marquante, mais pas nécessairement négative. Le studio me paraît un peu vide, presque trop grand pour que je puisse l'investir entièrement.

Posée au centre de l'espace, c'est comme si l'espace et ses meubles me regardaient travailler. Les plantes, les fenêtres, le tableau blanc. J'ai un public inanimé. Mais tout ce vide me permet, par exemple, de mettre de la musique à fond pour danser entre mes moments de rédaction. Et de vivre une envie énorme d'occuper l'espace avec du son et du mouvement. Pendant l'écriture, l'absence d'autres personnes qui travaillent à côté me donne un sentiment de solitude plus important que lorsqu'on faisait cette même dynamique de travail avant.

Elle n'est pas forcément dérangeante, mais elle existe en moi. Puis, grâce à la taille de l'espace disponible au studio, les moments d'étirement deviennent facilement des moments de danse. La musique gagne plus de place dans le processus. Le déplacement, aussi. Je cours d'un côté à l'autre, je saute et je tourne jusqu'à épuisement. Je m'allonge par terre, essoufflée. Puis je cours à nouveau vers l'ordinateur. Je dépense toute l'énergie qui se condense dans mes doigts et ma pensée pendant l'écriture. Ainsi, la rédaction devient plus précise.

Quand je m'assois pour écrire, les mots sortent de mon corps avec plus de fluidité et les pauses de l'écriture sont prises avec plus de tranquillité, moins de culpabilité. Après le troisième jour de travail, et le quatrième jour du processus, je me sens plus aiguillée. Claire dans mes intentions et en paix avec mes décisions. Je fais plus confiance à ma sensibilité proprioceptive qui guide mon corps conciliant sincèrement les envies aux besoins. Le dispositif marche, mes mots et mon corps aussi.

PALMA Juliana, « 4 jours pour (re)performer la recherche :
récits et pratiques de reprise sensible de la rédaction d'un mémoire »
Funambule n°17 : Déborder, Université Paris VIII, 2025.

début du dispositif à la fac pendant le cours de Performer la Recherche
avec Laurent Pichaud et d'autres étudiant.e.s:



récréation du dispositif à la maison, 7 mois plus tard :



postures :



réproduction du dispositif à la fac :

